



HAL
open science

L'éloignement géographique de la symbolique mémorielle

Éric Rouvellac

► **To cite this version:**

Éric Rouvellac. L'éloignement géographique de la symbolique mémorielle. PULIM. Traces, Empreintes, Monuments, quels lieux pour quelles mémoires? - De 1989 à nos jours, PULIM, pp.241-258, 2014, 2-84287-606-7. hal-00933485

HAL Id: hal-00933485

<https://hal.science/hal-00933485>

Submitted on 14 Apr 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'éloignement géographique de la symbolique mémorielle

Eric ROUVELLAC
Université de Limoges
umr cnrs 6042 geolab

Vouloir croiser une donnée géographique : les changements de voies de communications depuis 60 ou 70 ans, conséquences d'un aménagement du territoire différent, et une donnée historique, sociale et politique : les façons dont sont signalés les faits d'armes de la Résistance française ou de la guerre civile espagnole, telle est la volonté de cet article. Sans tomber dans le déterminisme, cela donne un questionnement non seulement géographique et sociologique, mais aussi des interrogations économiques et culturelles. Comment concilier des lieux souvent isolés qui demeurent peu ou très peu visités avec une sauvegarde acceptable du patrimoine, alliée à une compréhension de celui-ci ? Peut-on mêler une valorisation du patrimoine mémoriel qui s'appuie sur des faits tragiques et des fins mercantiles ? Quelles latitudes nous permettent l'économie d'aujourd'hui et l'inexorable temps qui s'écoule, nous éloignant encore de ces événements ?

[...] Chef de la Résistance martyrisé dans des caves hideuses, regarde de tes yeux disparus toutes ces femmes noires qui veillent nos compagnons : elles portent le deuil de la France, et le tien. **Regarde glisser sous les chênes nains du Quercy, avec un drapeau fait de mousselines nouées, les maquis que la Gestapo ne trouvera jamais parce qu'elle ne croit qu'aux grands arbres.** [...] André Malraux. Discours lors du transfert des cendres de Jean Moulin au Panthéon le 19 déc. 1964. Le passage souligné l'est par nous.

L'idée de traiter sommairement un sujet liant les lieux de mémoire (notamment ceux de la Résistance lors de la Seconde guerre mondiale) et des questions territoriales et d'aménagement vient de deux origines. Tous d'abord j'ai été sensibilisé à la question très jeune, ayant été lauréat du concours de la Résistance dans les années 1980, mais surtout, ayant dirigé pendant 8 ans (2000-2008) un IUP master professionnel intitulé « Valorisation du patrimoine et développement territorial », ces questions de valorisation du patrimoine mémoriel ont alors acquis un attrait renouvelé pour l'enseignant chercheur que je suis sur une terre unique de Résistance comme le Limousin. De plus, il y a maintenant plus de 6 ans, en 2004, l'idée de cette approche a commencé à germer plus précisément, avec de lourdes interrogations après la lecture d'articles très parisiens au sujet de la tragédie

des 99 pendus de Tulle en Corrèze, dans le cadre des cérémonies du soixantième anniversaire de la Libération du Pays. Dixit certains journalistes de média nationaux, en juin 1944 : « les résistants ont libéré trop tôt la ville et ont fui devant le retour de l'occupant par manque de courage, ce qui a provoqué la répression des 99 pendus » (?!).

Passé l'indignation, j'ai essayé de comprendre ce qui avait pu amener ce raisonnement dans les propos de journalistes très peu soupçonnables de révisionnisme. Ma formation, ou déformation, de géographe m'a alors amené à penser qu'une des raisons d'un tel dangereux raccourci, imputer les morts de Tulle au manque de courage des résistants, était peut être lié à l'ignorance des conditions territoriales de l'époque, et surtout à l'ignorance des changements intervenus depuis, qui ont éloignés physiquement les lieux de mémoire et les lieux de passage.

Il m'a alors semblé intéressant de confronter cette hypothèse à quelques exemples que je connais au sujet de la Résistance à l'occupation allemande (1940-1944), en Limousin, dans mon Tarn natal, dans mes divers terrains de recherche dans le Lot, en Dordogne ou en Aragon à travers la Guerre civile espagnole (1936-1939) puisque j'anime depuis 2003 un partenariat avec l'université de Saragosse, plus précisément avec le Campus de Teruel.

Quelques exemples dans le Limousin et le Sud-ouest de la France

Cet essai de corrélation entre des problématiques historiques, de commémoration et de souvenir, avec des problématiques paysagères et géographiques peut paraître un peu inhabituel et hardi, d'autant plus qu'il faut éviter l'écueil du déterminisme avec un tel sujet. La citation de Malraux ci-avant donne une belle image, en focalisant un peu sur le déterminisme idéologique qui amène une armée occupante à méconnaître le terrain, car le plus souvent l'atout de la connaissance de l'espace fait la différence en guérilla...

En Limousin, et ailleurs, l'accent sur le poids du milieu a souvent été mis pour expliquer le succès des maquisards, notamment ceux autour de Georges Guingouin, au point de reprendre la terminologie de l'occupant qui qualifiait les plateaux de la région, refuge des partisans, de « petite Russie ». Et du coup, il existe une dérive explicative autour de ce terme au sujet des plateaux du Mont Gargan pendant la guerre; climat rude, froid et humide, appelant de faux stéréotypes au sujet des climats continentaux ; mais l'appellation « petite Russie » est uniquement idéologique, c'est Stalingrad et les communistes que l'occupant n'arrive pas à prendre, à l'échelle de St-Gilles-les-Forêts et de ses alentours !

De manière déterministe, il est parfois d'usage de distinguer une résistance urbaine et une résistance rurale, (des champs plus que des bois car ces derniers ne sont pas nombreux dans les paysages ruraux européens

L'éloignement géographique de la symbolique mémorielle

des années 1940). Ceci peut s'illustrer par le choix critiqué par le Parti Communiste Français de G. Guingouin de s'établir dans la campagne, qui peut être dans l'imaginaire des dirigeants communistes de l'époque, n'est pas un lieu propice, ouvrier, mais au contraire abritant plutôt les idées de la réaction, des blancs, des cléricaux. Mais « Le Grand » savaient que ce lieu commun ne fonctionnait pas ici, ils connaissaient bien ce communisme rural des plateaux limousins, déjà profondément ancré avant-guerre grâce aux idées progressistes ramenées de la capitale par les migrants depuis plus d'un demi-siècle. Il en suffit comme simple illustration une tombe du cimetière de St-Gilles-les-forêts datant de 1937, surmontée de façon un peu provocante d'une faucille et d'un marteau au milieu de croix très chrétiennes...

Il ne faut pas pour autant occulter le poids du milieu, qui s'illustre surtout par la connaissance de celui-ci par les partisans, avantage sans égal face à l'occupant. Une résistance rurale éloignée des grands centres pour échapper à l'ennemi constitue la situation classique des guérillas de tous ordres. Il ne faut pas oublier non plus qu'en zone urbanisée, les carrefours de centre-ville sont alors des points de passages obligés dans des pays qui ne connaissent pas encore des rocades de contournement, de périphériques ou d'autoroutes¹. Du coup, aujourd'hui, les monuments de la Résistance sont rarement sur les grandes routes, les artisans de cette œuvre sont dans le « maquis », loin des villes, cachés, et c'est en les poursuivant, en se perdant parfois que les occupants s'aventurent dans la campagne, dans les bois, trouvent l'affrontement, et les monuments se situent là où se sont déroulés les tragédies. De plus, le réseau routier, redessiné, rectifié, augmenté des rocades, déviations et autoroutes, s'est affranchi de ces passages où figurent les stèles souvenirs. Ces jalons de la mémoire s'éloignent en s'enfonçant dans le temps et en s'enfermant dans des espaces de moins en moins fréquentés. Le Mont Gargan ces alentours en constitue une très bonne illustration encore aujourd'hui. Il faut même minorer cet isolement en faisant abstraction des bois beaucoup plus nombreux, en imaginant au contraire des campagnes pleines, ou presque, l'exode rural est loin d'être terminé; et prêtes à donner main forte aux partisans. Malgré les remembrements et la généralisation du macadam, les routes sinueuses et étroites ressemblent encore un peu aux chemins des années 1940.

Sur ces petites routes ne passent ni beaucoup de touristes, ni beaucoup de journalistes. Sur ces petites routes passe l'histoire, la petite comme la grande, si tenté que cette distinction existe. Alors par exemple prenez la départementale entre Sigoulès et Pomport en Dordogne dans le monbazillacois, prenez la départementale traversant Gigouzac dans le Lot,

¹ A part dans l'Allemagne hitlérienne et l'Italie mussolinienne.

soyez attentif en sillonnant les alentours étroits des routes que l'aménagement de la N20 a coupé dans le Tarn-et-Garonne, dans le Lot, en Corrèze...

Arrêtez-vous un instant au Moulin de Clary entre Lédergue et Réquista dans l'Aveyron, sur le granit sont gravés entre autres les noms du père (44 ans) et du fils (17 ans), tombés le même jour, dans un été brûlant de liberté à l'ombre des chênes rouvres. La route est étroite et sinueuse encore aujourd'hui, éloignée de tout centre économique ou touristique important, enfoncée dans les bois à présent. Dominent l'isolement et la déprise.

Allez à Jouqueviel dans le Tarn. Le dernier maquisard tué, retranché dans le café restaurant, a attendu l'assaut final pour se faire exploser avec son stock de grenades, emportant dans la mort avec lui le maximum de soldats allemands. Lisez les noms des morts partisans, passant de la Catalogne et l'Occitanie en sang et or, aux rebelles des steppes kazakhes aux yeux tirés si bizarres pour la population ignorante², allant des insoumis de la Géorgie caucasienne elle aussi soviétique, à la Pologne originelle de mineurs tarnais, indomptables disciples de Jaurès³. Il faut les tribulations d'une guerre mondiale pour trouver un tel mélange dans un village qui est un quasi cul de sac au bord de l'abrupte vallée du Viaur, affluent de l'Aveyron, aux confins forts peu fréquentés du sud du massif central et de l'est du Bassin aquitain. Peu de gens passent là par hasard, d'ailleurs le maquis avait été dénoncé...

Traversez Calamane, dans le Lot, il y a un pont ferroviaire rouge qui barre le paysage. Ce petit matin de Juin 1944, deux hommes l'ont fait sauter, le matériel allemand de guerre qui doit monter par voie ferrée contrer le débarquement attendra. Ils sont sûrement contents de leur coup, ces deux-là, ils remontent en Traction-avant l'étroite route sinueuse vers la N20, et croisent un détachement de la Das Reich qui remonte de Montauban. Ils sont pris et fusillés, le monument est au bord d'une petite route peu fréquentée, où deux voitures peinent encore à se croiser, perpendiculaire à la route nationale qui concentre le trafic local.

Allez à Albi, à nouveau dans le Tarn, et faites-vous raconter les combats des 18 et 19 août 1944, le harcèlement le 25 août d'une forte colonne de plus de 100 camions allemands tentant de se diriger vers la vallée du Rhône. Elle n'est jamais arrivée ! Regardez le monument au bout du Pont-Neuf d'Albi, puis arrêtez-vous à Fontbruno, tout au sud du département dans la Montagne Noire, à la limite entre Tarn et Aude, aujourd'hui à l'orée des sapinières, la nécropole témoigne, granite tendu vers le ciel, au bord de la départementale délaissée depuis longtemps par les touristes cherchant le

² Ces soviétiques enrôlés de force dans la Wehrmacht, passés dans la Résistance, étaient très improprement appelés « mongols » par les locaux.

³ Dès 1919, des mineurs polonais viennent seconder les mineurs du Tarn, autour de Carmaux, pour extraire le charbon, chargés de combler les pertes humaines de la Première guerre mondiale. Ils feront souches.

L'éloignement géographique de la symbolique mémorielle

bord de mer au profit de l'autoroute, dans un paysage aujourd'hui forestier, fermé.

Comme dans tous les exemples que nous venons de citer, les stèles, monuments, nécropoles comme à Font-Bruno sont souvent loin des principaux axes de circulation, aujourd'hui pris dans la végétation, assez isolés. Les axes de plus grands passages se sont en partie déplacés, les monuments ne sont fatalement plus guère remarqués.

La figure 1 illustre quelques un de ces sites dans le Tarn et à chaque photographie de monument se constate le caractère de faible densité de population, ou de zone de faible passage. Soit domine une campagne à habitat très dispersée, soit la ou les stèles se retrouvent dans une ambiance de broussaille, parfois quasi forestière malgré la proximité d'une voie de circulation.

Le cas espagnol à travers deux batailles en Aragon durant la Guerre civile espagnole (1936-39)

La même conjonction se produit dans le sud de l'Aragon espagnol, par exemple autour de la ville de Teruel et du Bourg de Belchite, théâtre de violents combats entre républicains et franquistes. Teruel ayant été un théâtre majeur de ce conflit entre décembre 1937 et février 1938, prise et reprise par les deux camps républicains et franquistes, détruite en quasi-totalité par endroit, après des combats comparables par exemple à la violence de la célèbre bataille de Stalingrad en ex-URSS. La même réflexion vaut pour Belchite, prise par les républicains au prix de la destruction totale du bourg en septembre 1937.

Certains lieux de combats, aujourd'hui en cours de réhabilitation, demeurent très éloignés des lieux de passage. C'est même toute cette région du sud Aragon qui malgré l'implantation récente d'une autoroute, souffre d'une réputation d'isolement. L'éloignement temporel et spatial se combine avec un éloignement politique en Espagne. Depuis la mort de Franco et la constitution de 1978, les partis politiques espagnols ont conclu une sorte de pacte pour tourner la page de la guerre civile, chacun s'engageant à regarder vers l'avenir sans (trop ?) demander des comptes sur le passé. Valoriser le patrimoine mémoriel des deux camps s'avère donc un exercice parfois délicat, mais qui connaît des réalisations intéressantes. A travers l'échange que je participe à animer depuis 2003 entre les deux universités de Limoges et de Saragosse (Campus de Teruel), nous nous sommes mis à analyser diverses tentatives de valorisation du patrimoine lié à la guerre civile, et nous avons chaque fois constaté que l'isolement de ces lieux de mémoire les rendait peu accessibles au plus grand nombre, malgré des initiatives locales louables.

Nous avons constaté pour chacun des exemples autour de Teruel (*Campo de los maquis*, pic d'*Alta de la Cruz*, tranchées du *barranco de la Hoz*, tranchées de *Rubielos de la Cérída*) une signalisation récente (de 5 ans à pas encore terminée), dynamique et sans concession politique. Les panneaux demeurent peu signalés en amont de quelques kilomètres, et les sites ne sont annoncés ni sur les axes principaux, ni secondaires. Les très faibles densités actuelles, (0,1 habitants/km² pour le cas du *Campo de los maquis* qui se situe exactement dans la commune de Tormon), ont remodelé complètement la hiérarchie du réseau de communication et tous les sites demeurent très éloignés, à plusieurs kilomètres parfois de la première route goudronnée, voire à quelques kilomètres de marche à pied...

Etudier les potentialités de valorisation des traces laissées par la Guerre civile espagnole autour de la ville de Teruel et des plateaux environnants est un bon moyen de se rendre compte du poids de l'éloignement tant temporel que spatial. Teruel reconstruite, il reste des tranchées un peu partout dans les plateaux dominant la ville, entre 1200 et 1500 m d'altitude, il reste des monuments commémoratifs, franquistes entre 1939 et 1975, mêlés aux républicains depuis, ce qui n'est pas sans poser quelques problèmes de coexistences⁴...

Nous avons étudié tout d'abord la valorisation des restes d'un campement de maquis républicain (*Campo de los maquis*, op. cité) qui a tenu jusqu'en 1947 contre les forces du gouvernement franquiste à 45 km environ à l'est de Teruel, non loin du village de Tormon, dans la Sierra d'Albaracin. Situé dans une configuration naturelle fortifiée, au milieu d'un cirque formé par de gigantesques blocs de grès rouges surmontés par les pins d'Alep omniprésents, à 1400 m d'altitude, une trentaine de partisans républicains ont vécu dans des conditions très sommaires (voir figure 2). Des panneaux explicatifs donnent à chaque endroit remarquable des indications générales relatives au contexte historique, des détails et des témoignages. Cette signalisation existe depuis 4 ou 5 ans et ne fait pas, apparemment, beaucoup débat dans la population, pas plus que les réhabilitations de tranchées. Le point très sensible, mais non tabou, relève à propos des plaques nominatives de victimes des deux bords, des endroits où ont trouvé la mort et/ou ont été enterrés des combattants des deux côtés. Il faut noter que la population locale parle très volontiers de cette période, contrairement à certaines idées reçues. Par rapport à notre problématique, il faut noter que la signalétique ne commence qu'une fois les routes

⁴ Les monuments des deux bords cohabitent, chose impensable au sujet de la Seconde guerre mondiale et de la Résistance dans le reste de l'Europe. Les espagnols évoquent la non-participation de leur pays à ce conflit (à part la « *Legion azul* »...), et donc aux crimes de guerre perpétrés par les puissances de l'Axe. Il n'empêche qu'il ne faut pas oublier l'imprégnation de la dictature franquiste dans la durée (1939-1975) pour comprendre cette particularité.

L'éloignement géographique de la symbolique mémorielle

goudronnées finissant, et une demi-heure de marche est nécessaire pour accéder au site. Cet isolement ne plaide pas pour une valorisation accessible au plus grand nombre. Il semble difficile d'accuser les décideurs de mauvaise volonté à ce sujet. Les densités extrêmement faibles et l'isolement constituent les caractères premiers des difficultés de connaissance du site.

Le pic de la position *Alta de la Cruz*, sommet dominant toute la région de Teruel à plus de 1500 m est un endroit stratégique également pris et repris durant la bataille de l'hiver 1937-38. Comme dans l'exemple précédent, l'isolement et la signalétique placée uniquement à quelques kilomètres ne permettent qu'à des initiés de visiter ces lieux de mémoire. Une fois arrivé au sommet, qui accueille aujourd'hui un petit bâtiment de surveillance de l'équivalent espagnol de l'Institut Géographique National français, le visiteur domine les hauts plateaux aux alentours de Teruel à 360 degrés, à perte de vue. Pas une maison, pas une route ou un chemin visible, rien de conséquent n'arrive à percer la forêt constituée essentiellement de pins maritimes, pourtant peu couvrant. Quelques traces d'agriculture apparaissent sous forme de prés pour l'élevage extensif ovin et sous forme de champs dans les dépressions aux sols un peu plus épais. Pour amener des personnes dans un tel endroit, où le paysage consiste à lui tout seul un élément de visite, (la guerre civile peut apparaître secondaire car il n'y a pas beaucoup de traces), il faut s'y prendre bien sûr en amont, et pas seulement en annonçant la chose par panneau autoroutier. Ce sont par des informations dans des guides, sur des sites internet, sur des dépliants mis à disposition des grands centres, avec un plan adéquat, que l'attention peut être aiguillée.

Nous avons écrit que peu de traces de la guerre civile subsistent. Il faut noter quand même que non loin des panneaux explicatifs actuels, plutôt neutres, se dresse une croix commémorative du coup d'état militaire, au sommet du pic, posée par les franquistes et au pied de laquelle à été gravé : « souvenir du 135^e bataillon Bailen, 18 juillet 1939, année de la victoire ». Rien d'original, la coexistence des monuments est connue, mais une main anonyme, certainement récente, et non neutre, a soigneusement gommé au burin le dernier mot « victoire ». Ce descendant des idées républicaines donne ainsi son autre idée du patrimoine mémoriel, si l'on peut dire, illustrant une autre difficulté que l'éloignement et l'isolement, les spécificités d'une guerre civile.

Autour de Teruel, plus près de l'agglomération, entre 10 et 20 km, plusieurs séries de tranchées font l'objet de réhabilitation aujourd'hui. Par exemple les tranchées républicaines de *Barranco de la Hoz*, tranchées qui contrôlent un ravin et une partie des plateaux environnant la ville de Teruel et qui furent le lieu de combats. Ces tranchées (plusieurs centaines de mètres) sont en cours de réhabilitation. Elles ont été comblées par l'érosion, le manque d'entretien et surtout par les paysans et les pasteurs pour éviter

les accidents avec les troupeaux d'ovins. Depuis 4 ou 5 ans, diverses associations, essentiellement non partisans, épaulées par les collectivités territoriales et des fonds européens, remettent en état ces tranchées et leurs divers aménagements (bunkers, abris de troupes, de commandement, positions de mitrailleuses ou de canons, etc....) et posent des panneaux explicatifs, détaillant les faits de guerre, mais aussi les conditions de vie très rudes des soldats durant cet hiver 1937-38 localement parmi les plus froid du 20^e siècle, (températures inférieures à – 20°C, plusieurs dizaines de centimètres de neige), voir la figure 3.

Les conditions de désolation sautent encore à l'esprit et aux yeux aujourd'hui, climat d'altitude méditerranéen à nuance continentale, paysage minéral à la végétation rase et éparse de type matorral, aucune construction en vue, aucune activité si ce n'est un élevage ovin très extensif et quelques cultures aux fond des vallées, seuls demeurent le silence et le vent qui impressionnaient déjà les combattants, surtout la nuit, selon leurs propres souvenirs recueillis, couchés sur les panneaux explicatifs à coté des pierres des tranchées.

La réflexion porte alors autant sur les actions à mener pour valoriser ces sites que de faciliter leur accès. Dégager les tranchées, les divers aménagements, indiquer, élaborer des panneaux explicatifs, essayer de déplacer des personnes vers ces lieux éloignés de toutes voies de passage fréquentées, autant de thèmes nécessitant moyens, pédagogie et doigté dans un contexte politique espagnol toujours compliqué par l'héritage de cette période. Mais la discussion la plus animée tourne autour de la notion de réhabilitation, jusqu'où peut-on aller ? Sauvegarder, valoriser, réhabiliter va-t-il jusqu'à reconstruire ? Ou doit-on laisser les tranchées dans l'état une fois dégagées, au prix de leur fragilité ? Le débat est plus passionné qu'à propos des différents belligérants...

Le choix des associations s'est porté chaque fois sur une réhabilitation allant jusqu'à la reconstruction des parties les plus abimées, en évoquant les dégâts rapides effectués chaque hiver par la gélifraction, qui réduiraient considérablement les efforts de réhabilitation si un peu de ciment contemporain de meilleure qualité n'était pas apporté.

Les tranchées nationalistes (franquistes) de *Rubielos de la Cérida*, figure 3 également, n'ont jamais connu de combats, et il est permis d'imaginer que le degré de finition reste lié à ce fait, histoire de tromper l'ennui (?!), les hommes ont même taillé dans le calcaire des petites tablettes pour les munitions, contre les meurtrières. La même politique de valorisation que pour le *Barranco de la Hoz* est menée. Ces dernières ont été creusées et bâties alors que celles du « *Barranco de la Hoz* » étaient seulement creusées. Les mêmes problèmes épistémologiques, déontologiques (jusqu'où peut aller une réhabilitation ? Quels travaux mener ?) se posent avec acuité. A titre d'exemple, la première cache sylvestre de Georges

L'éloignement géographique de la symbolique mémorielle

Guingouin, figure limousine historique et nationale de la Résistance française, un vaste trou recouvert de branches, a été reconstruite à l'identique et cadastrée en 2010 ; le tout avec l'accord des derniers survivants. Une parcelle comprenant les tranchées de *Rubielos de la Cérída* est elle aussi en cours de cadastralisation, aucun panneau indicatif n'a été encore posé, les travaux de déblayage étant encore inachevés sur les quelques 500 ou 600 m de tranchées en zigzag existantes. A noter que tous ces sites ont été grossièrement fouillés à l'aide de détecteurs de métaux, afin de sécuriser les lieux, d'éviter les obus non éclatés et les mines, nombreux encore jusque-là...

Paradoxalement, pour un esprit français seulement car les espagnols ont une vision moins manichéenne du conflit, les questions idéologiques sont secondaires au sujet de ces réhabilitations. Les arguments des deux bords sont exposés à travers les slogans ou les uniformes ; mais ce sont les conditions extrêmes de survie des soldats qui sont évoquées en premier, avec les circonstances locales des combats et/ou des enjeux locaux stratégiques. Il faut aussi avouer que cela permet de ne pas parler de choses qui fâchent, la particularité espagnole peut aussi être considérée comme un peu hypocrite⁵.

Il n'y a pas de routes goudronnées pour accéder à ces tranchées, L'éloignement de ces sites de tout lieu de passage fréquenté est aussi peut être un atout de neutralité aujourd'hui. Un esprit hypocrite pourrait formuler que sachant que ces endroits sont difficilement accessibles, ils seront potentiellement peu visités, donc peu importe si quelques-uns veulent les valoriser. Ce raisonnement ne nous est jamais revenu aux oreilles, mais il n'est pas interdit de se poser la question.

Le cas de Belchite, bourg de près de 5000 habitants en 1937, détruit en totalité après de très violents combats menés par une offensive des républicains espagnols, demeure légèrement différent. De juin à septembre 1937, les républicains essayent sans succès d'ouvrir un chemin à la conquête de Saragosse et combattent les forces franquistes à Belchite. Ils prendront le bourg sans pouvoir aller plus loin, après une bataille d'artillerie et d'infanterie comparable à celle de Teruel, dantesque selon les survivants des deux bords, où les combats ont lieu maison par maison, pièce par pièce, laissant la petite ville par endroit détruite à 100 %, ne laissant qu'un tapis de ruines. Celles-ci ont été conservées par volonté du gouvernement franquiste pour : « *montrer la sauvagerie perpétrée par les républicains* » (dixit le pouvoir vainqueur) ; mais n'ont jamais été entretenues, ni par la dictature,

⁵ Il faut retenir qu'aujourd'hui, les républicains en tant que tels n'existent politiquement qu'en Catalogne, les franquistes n'ont pas le droit de s'afficher dans un parti. La plupart des espagnols qui se sentent concernés se définissent comme « juancarlistes », en hommage et référence à la personnalité du roi Juan Carlos 1^{er}, artisan de la transition démocratique.

ni par la démocratie après 1975, ce qui en dit long sur leur état de délabrement et de dangerosité. Un nouveau bourg sera construit à côté; destin dont il a été fortement question pour Teruel aussi, mais le projet fut abandonné.

Ici c'est l'éloignement temporel, et non spatial, qui donne sa dimension, ceci à cause du non entretien des ruines.

La visite de l'ancien bourg, à 150 km au nord de Teruel, offre un éclairage nouveau, particulier à ces problématiques et à une autre échelle. Telle quelle depuis 74 ans, sans aménagement significatif, sans entretien, Belchite tire son seul succès d'avoir servi de lieu de tournage et d'illustration pour l'affiche du film « *Les Aventures du baron de Münchhausen* » de Terry Gilliam (1989) grâce à son église fantomatique au toit percé de trous d'obus aux circulaires quasi parfaits, voir la figure 4.

La première chose qui frappe est l'absence totale de mesure de sécurité, le public pouvant déambuler aux pieds de murs de plusieurs mètres de haut penchant de plus de 10° ou 15° vers le sol. Seuls les intérieurs des édifices religieux ont été déblayés après-guerre de leurs gravats et la Tour de l'horloge consolidée ces dernières années; et encore les travaux effectués sur ce monument sont sujets de polémiques architecturales et esthétiques. Ici se pose un cas d'école d'une volonté qui n'a jamais été suivie de décisions politiques, ni aux temps de la dictature franquiste, ni après. Une simple mise en sécurité nécessiterait des budgets très conséquents, supérieurs à ce que la Région ou l'Etat peuvent consacrer. Quant à une simple réhabilitation des ruines en l'état, le qualificatif du coût ne pourrait être que pharaonique, le bourg est bien plus grand qu'Oradour-sur-Glane en France par exemple. Le parallèle, dans le cadre d'études et d'analyses de la valorisation de patrimoines de guerres du 20^{ème} siècle, mérite d'être mis en avant. Même si les circonstances du drame d'Oradour, (642 personnes civiles massacrées le 10 juin 1944 par des soldats d'un régiment SS combattant les forces alliées⁶), ne correspondent pas du tout sur le fond à Belchite, la volonté du souvenir est identique.

La conservation des ruines en Haute-Vienne, sécurisées, maintenues à la pierre près dans un état strict analogue au jour des exactions depuis 67 ans, liées depuis 1999 à un musée du souvenir et de la Résistance, (qui a eu abrité des expositions à propos de la Guerre civile espagnole), donne une force émotionnelle, pédagogique qui laisse le visiteur muet. Mais la muséification d'Oradour depuis 11 ans semble donner moins d'impact que Belchite, brut, minéral de briques dénudées, à peine quelques herbes folles,

⁶ A Oradour, le massacre a été planifié, systématisé, rodé au cours de l'offensive sur l'ex-URSS par les troupes allemandes, afin de tenter d'impressionner les Partisans locaux. Les morts, civils ou militaires, à Belchite relèvent d'une guerre civile où la volonté de massacre planifié n'a pas été mise en évidence. C'est une des différences fondamentales entre les deux drames.

L'éloignement géographique de la symbolique mémorielle

quelques graffitis actuels des deux bords. Les combats ont l'air d'avoir eu lieu l'année passée, la signalisation est minimaliste, quelques vers d'un poète aragonais peint grossièrement sur la porte de l'église. Le visiteur non guidé est paradoxalement plus touché encore. Sauf que la situation de Belchite est condamnée à court terme aujourd'hui, les locaux observent d'année en année l'écroulement des restes. La question de la conservation, du comment et du niveau de celle-ci n'est plus idéologique par rapport aux belligérants, c'est une question de volonté politique et financière.

Ces problématiques de valorisation du patrimoine de guerres du 20^{ème} siècle peuvent être élargies à toute l'Europe et à tous les conflits armés. La volonté de valorisation doit compter avec des questions pédagogiques, esthétiques, budgétaires et aussi idéologiques parfois brûlantes, car non seulement il reste encore pour de courtes années quelques survivants, mais aussi et surtout les successeurs politiques instrumentalisent ces questions, laissant peu de champ à une recherche scientifique sereine.

Des rapprochements concernant ces problématiques de valorisation et de conservation pourraient être aisément effectués avec des sites de villages détruits et conservés en l'état, (Oradour-sur-Glane en France, Belchite en Espagne, Khatyn' en Biélorussie...), ou détruits et rayé de la carte par la suite comme Liditz en République tchèque. Il convient de ne pas oublier les milliers de villages et bourgs détruits et leur population massacrée en Ukraine, en Russie ou en ex-Yougoslavie⁷. L'éloignement n'est plus là spatial, il devient temporel, générationnel, et aussi économique. A quels coûts nos sociétés accepteront dans le futur de financer la conservation de ce patrimoine mémoriel qui engage beaucoup plus qu'un simple caractère culturel ?

Des propositions pour lutter contre l'isolement de ces monuments et contre l'oubli ?

L'éloignement des lieux de vie ou de déplacement de certains lieux de mémoire constitue une quadrature du cercle à résoudre, même avec de la bonne volonté et des lignes budgétaires appropriées, nos sociétés marchandes attendent un minimum de retour sur investissement de ce qu'elles financent. Ceci s'exerce même de façon cynique à propos de la valorisation de lieux ici associés à la douleur et la tragédie. Et bien sur, d'où que la prise de conscience vienne, de la population et/ou de ses représentants, toutes les propositions de valorisation du patrimoine, mémoriel ou pas, demeurent soumises au bon vouloir du législateur et des élus, maîtres des finances.

⁷ A ce sujet, il suffit de visionner le film « Requiem pour un massacre », film soviétique d'Elem Klimov, 1984. (titre en russe : « Idi i smotri », soit « Va et regarde »).

De manière théorique, on ne peut que souhaiter une amélioration des signalisations de ces sites concernant une prise en charge bien plus en amont, à partir des grandes villes et des grands axes. Par exemple, la signalisation du Mont Gargan, emblème du théâtre des combats du 18 au 24 juillet 1944 en Haute-Vienne, sous le commandement pour la Résistance du colonel Georges Guingoin, depuis l'autoroute A20 aux entrées du département se contente d'un panneau très neutre indiquant le lieu sans aucune allusion explicite ou implicite à la Résistance. Pourquoi cette occultation ? Selon la directrice de l'office de tourisme de Châteauneuf-la-Forêt, il n'y a rien de volontaire, et l'erreur serait d'avoir pensé que l'association entre le mont Gargan et la Résistance allait de soi pour tout le monde. Les années passant en même temps que les automobilistes de toutes l'Europe, l'information ne suit pas pour autant, même auprès des Limousins ! Faut-il y voir une part de refoulé collectif après les relations compliquées que G. Guingoin eut avec le Limousin jusqu'au début des années 1980 ? Le fait même que ces combats là soient une victoire militaire du Maquis n'est pas clair pour le grand public. Aux mêmes endroits, l'information à propos d'Oradour-sur-Glane est quant à elle beaucoup mieux pensée, sobre et suffisamment efficace.

L'information devient efficace une fois que le visiteur est sur les lieux très retirés, il y a même depuis peu une surabondance de panneaux parfois autour du Mont Gargan, qui pourrait donner à l'habitant l'impression de vivre dans un musée à ciel ouvert... C'est toujours le problème de la liaison entre le local délaissé et les alentours fréquentés.

La signalétique doit rester discrète, mais explicite, comme celle d'Oradour-sur-Glane de long de l'autoroute 20. Souvent les pouvoirs publics se contentent du minimum et les survivants, ou leurs descendants politiques, au contraire donnent parfois dans un peu de démesure. Ainsi à Septfonds, dans le Tarn-et-Garonne, près de Montauban et Caussade, seul un panneau de petit calibre signale le cimetière espagnol à partir de la rue unique du village. Ce lieu d'inhumation et de souvenir indique la présence d'un camp essentiellement composés de prisonniers républicains de la guerre civile espagnole. Rien ne le signale avant le bourg, il faut parcourir des chemins où deux voitures ont peine à se croiser, après de nombreux virages et bifurcations où plus rien n'est indiqué, dans la végétation, se trouve un mur qui longe la route, un portail au milieu, un arceau en fer forgé au dessus en arc de cercle où se détache: « cimetière espagnol ».

A contrario, à Caudé, à l'entrée de Teruel en venant de Saragosse, coincé entre la nationale et l'autoroute, des anciens et des descendants actuels de la CNT (confédération Nationale du Travail) ont érigé un monument célébrant des morts républicains de la guerre civile, des militants de la CNT précipités dans un puits artésien par les franquistes. Le calme du cimetière campagnard de Septfonds contraste avec le bruit incessant de la route

L'éloignement géographique de la symbolique mémorielle

aragonaise. Seule la brise trouble les 81 morts en déportation dans le camp de Septfonds, alors que les camions saluent involontairement de leur vrombissement l'insigne provocateur rouge et noir dressé à plus de dix mètres de haut et les drapeaux républicains claquant au vent des plateaux aragonais, à mille mètres d'altitude.

Le monument de la CNT proclame avec ostentation, le cimetière de Septfonds avec sobriété.

Mieux que des panneaux et des stèles signalant les événements, nécessaires mais parfois dans des endroits aujourd'hui peu fréquentés, l'interactivité d'internet, d'expositions, de brochures peut participer à pallier l'éloignement géographique et temporel. Ainsi à l'occasion des journées du patrimoine de septembre, l'office du tourisme de Carmaux, dans le département du Tarn, édite une brochure invitant, avec plan à l'appui, à découvrir les lieux et monuments commémoratifs de la Seconde guerre mondiale. C'est un parcours en 12 étapes à travers la ville pour découvrir la Résistance locale à travers ses faits d'armes, plaques, monuments, noms de rues et personnages qui ont marqué la période. Un questionnaire récapitulatif figure pour donner un peu de dimension pédagogique à l'intention des plus jeunes.

La pratique de divulguer des connaissances sur ces faits via des applications en téléphonie mobile devient un moyen intéressant pour perpétuer la mémoire également. Moyennant une participation modique, le visiteur télécharge sur son téléphone portable une application qui va lui apprendre tout ce qui s'est déroulé dans le lieu où il passe au moment où il le demande. L'application peut même le diriger vers des sites internet complémentaires s'il le souhaite. Il demeure néanmoins nécessaire de conserver les anciens moyens mémoriels, solides et visibles, sur les lieux considérés ou à proximité, par respect envers les acteurs historiques concernés, et pour jouer leur rôle premier de souvenir, d'avertisseur.

Les changements en termes d'aménagement du territoire, ici autour des infrastructures routières, ont amené tous ces monuments à s'éloigner physiquement de nos trajets. L'exode rural et sa conséquence, la déprise rurale, ont renforcé cette évolution. Le temps érode aussi les souvenirs et les leçons que nous prétendons tirer de l'histoire, nous éloignant fatalement des événements des années 1930-40 que nous avons rapidement évoqués. La donne économique constitue un argument de plus qui oblige à réfléchir sur le coût de ces valorisations et les retombées dont elles sont potentiellement porteuses. Le citoyen peut alors se demander légitimement si la valorisation du patrimoine mémoriel peut devenir mercantile, est-ce éthique ? Rien ne peut nous faire revenir en arrière à propos des tracés des routes qui nous éloignent des monuments. Rien n'empêche le temps d'effacer les blessures, fussent-elles profondes, de l'histoire. Il ne faut pas que la valorisation de ce patrimoine mémoriel, qui passe d'abord par la

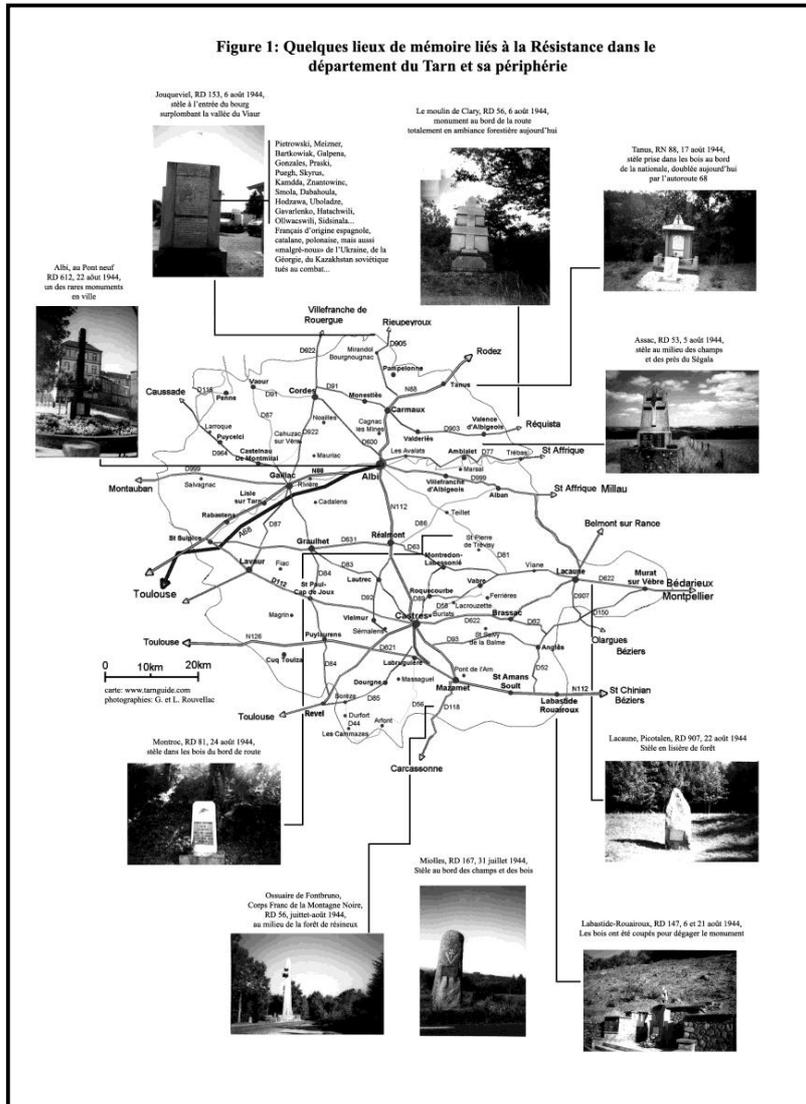
Eric ROUVELLAC

connaissance, la prise de conscience, soit non plus hypertrophiée, au prix d'une lassitude légitime du public.

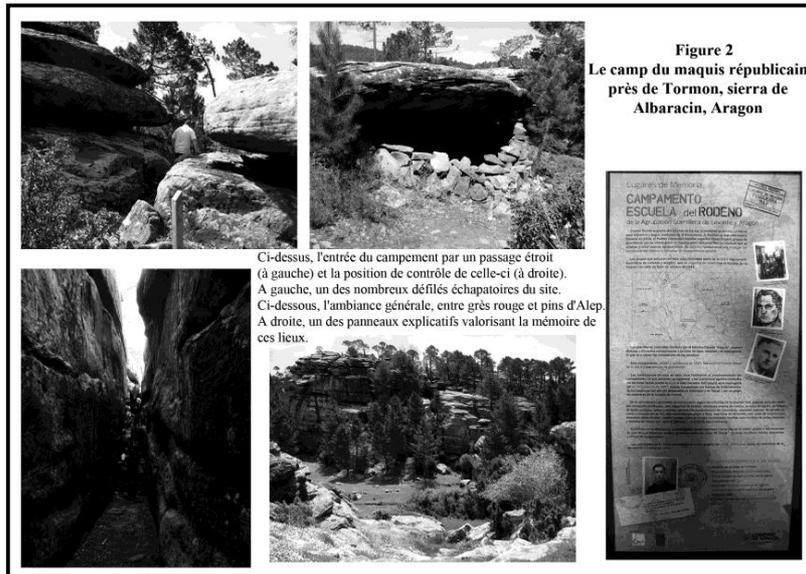
Suivre ce fil du rasoir entre l'oubli et la tentation de rester figer dans les souvenirs sans avancer reste notre défi permanent, la valorisation du patrimoine mémoriel liée à de grands conflits idéologiques comme ceux du XX^e siècle n'en est qu'une illustration un peu plus aiguisée que la moyenne.

***Remerciements** à mes grands-parents pour avoir gardé une mémoire de ces décennies 1930 et 1940 et du recul par rapport à celles-ci, à mes parents qui ont été toujours attentifs de quelle manière cette transmission s'opérait, ayant baigné toute leur enfance dans les souvenirs des conflits majeurs du XX^e siècle, et... qui ont pris toutes les photographies des monuments dans le Tarn, l'Aveyron et l'Hérault. Mon père m'accompagnait déjà en 1984 pour cela.*

L'éloignement géographique de la symbolique mémorielle



Eric ROUVELLAC



L'éloignement géographique de la symbolique mémorielle

